

# Sylvie, sept ans de TGV



Sylvie, Benoît et Stéphanie se sont rapprochés de leurs racines montoiriennes.

Sylvie Cantau, 44 ans, habite Vendôme. Elle prend le TGV, matin et soir, depuis sept ans. Pour raisons familiales exceptionnelles, elle et ses deux enfants, Benoît et Stéphanie, ont décidé de se rapprocher de leurs racines montoiriennes. C'était en septembre 1994. Mais pas question de lâcher le boulot à Paris. Un poste de responsable des relations avec les adhérents et de documentaliste au sein de l'association nationale des sociétés par action. Vendôme et son TGV permettaient de concilier les deux.

## « Je donne à la SNCF ! »

Chaque matin, du lundi au vendredi, Sylvie prend le TGV de 7 h 27. Quarante-deux minutes plus tard, elle est à Montparnasse. Il lui reste 25 mn de métro avec deux changements pour rejoindre son organisme professionnel, situé dans le XVII<sup>e</sup>, près de Monceau.

« Honnêtement, c'est un peu

fatigant. Surtout qu'avant, je prends le V Bus à 7 h 05, spécial liaison gare TGV... Il y a des semaines où cela passe très bien. Parfois, c'est un peu plus dur. Les horaires, c'est stressant. Le matin, on n'a pas le droit à l'erreur. Après 7 h 27, le prochain n'est qu'à 12 h 30 environ... » Le soir, elle prend, au plus tôt, celui de 18 h 10.

Son budget trajet s'élève à 2.600 F par mois. « Et encore, je suis une vieille utilisatrice, j'ai le droit à des tarifs préférentiels... Je dis toujours en blaguant : moi, je donne à la SNCF ! »

## Trajet... détente

Pendant le trajet, la « Tégéviste » avoue qu'elle dort souvent 10 à 15 mn. « Il m'arrive de travailler, de lire aussi mais surtout de discuter. Les nouveaux ont souvent envie de parler pour savoir comment, nous, on en est arrivé là... Les gens du TGV, on se voit, on se

croise mais on ne recherche pas forcément à se voir en dehors... »

Pour rien au monde, Sylvie ne reviendrait vivre à Paris. « Je n'ai plus les bouchons du vendredi et du dimanche soirs. Et puis, la maison que j'ai ici, je ne l'aurais pas en région parisienne. Quant à trouver un travail correspondant à ce que je fais depuis dix ans, dans le Vendômois, cela me semble très difficile. J'ai trop de charges pour me permettre de redescendre de salaire... » Son fils suit un BTS « Conception Produits Industriels », à Orléans ; sa fille est en classe de première au lycée Ronsard.

Sylvie admet qu'elle court beaucoup. « Le samedi est le seul jour où je peux faire les courses. Il faut s'organiser. Et de regretter : « Je ne connais même pas mes voisins ! »

A.-G.R.

# Cathy et ses « collègues »

« Dans le TGV, on discute beaucoup. J'ai fini par connaître des gens. On réserve les mêmes places, tous les jours à la même heure. On les appelle « les collègues de train ». On se raconte nos vies, notre travail. En cas de grève, on se soutient. On se voit même parfois le week-end... »

Le ton est enjoué. Cathy Petit, 32 ans, appartient à ce monde à part que sont les usagers du TGV, depuis cinq ans. Tout en habitant à la campagne, à Sainte-Anne. Elle semble s'en satisfaire, le reste de la petite famille aussi, Didier Roche, son ami et Killian, leur petit garçon de 3 ans.

« Nous en avons marre de Paris, du stress... En plus, David était au chômage. On n'avait plus tellement d'attache... C'était l'occasion d'aller à la campagne. De se rapprocher de ma famille originaire de Saumur... On a regardé 200 km autour de la gare Montparnasse... », explique Cathy. Et Didier de poursuivre : « Le choix fut vite fait. Nous avons calculé le temps de trajet le plus commode pour Cathy.

C'était de loin, Vendôme ! »

Dans la foulée, Didier trouve un emploi à Vendôme. Cathy continue de travailler dans le XV<sup>e</sup> comme aide-fabricant en photogravure. Chaque matin, elle part du domicile, en voiture, à 7 h pour prendre le TGV de 7 h 27. Il lui reste ensuite 20 mn de métro. Elle est à son poste à 8 h 30. Le soir, elle termine à 17 h 30 et est chez elle vers les 19 h 15. « Fatigant ? Non. Le plus dur, c'est le temps d'absence quotidien de la maison : 12 h d'affilé. Ça fait long ! »

Chaque mois, 3.000 F partent dans les allées et venues parisiennes de Cathy. « Cela fait presque un loyer mais vu le niveau de vie de Paris, on s'y retrouve ! Et puis c'est vraiment ce qu'on voulait pour Killian. Je ne me voyais pas élever un enfant à Paris... »

Ses collègues de travail la trouvent courageuse. Son chef, Patrick, doit la trouver « exemplaire ». Il fait comme elle, depuis peu. « Il en profite pour apprendre l'anglais pendant le trajet », sourit Cathy.

A.-G.R.



Cathy, Didier et Killian apprécient d'habiter à la campagne.